

docteur, je croirais véritablement à une rupture des glaces.

—En effet, répondit Johnson, ce bruit ne peut s'expliquer autrement.

—Nous serions donc arrivés à la côte ? dit Hatteras.

—Cela ne serait pas impossible, répondit le docteur ; tenez, ajouta-t-il après un craquement d'une violence extrême, ne dirait-on pas un écrasement de glaçons ? Nous pourrions bien être fort rapprochés de l'Océan.

—S'il en est ainsi, reprit Hatteras, je n'hésiterai pas à me lancer au travers des champs de glace.

—Oh ! fit le docteur, ils ne peuvent manquer d'être brisés après une tempête pareille. Nous verrons demain ; quoi qu'il en soit, s'il y a quelque troupe d'hommes à voyager par une nuit pareille, je la plains de tout mon cœur.

L'ouragan dura pendant dix heures sans interruption, et aucun des hôtes de la tente ne put prendre un instant de sommeil ; la nuit se passa dans une profonde inquiétude.

En effet, en pareilles circonstances, tout incident nouveau, une tempête, une avalanche, pouvait amener des retards graves. Le docteur aurait bien voulu aller au dehors reconnaître l'état des choses ; mais comment s'aventurer dans ces vents déchaînés ?

Heureusement, l'ouragan s'apaisa dès les premières heures du jour ; on put enfin quitter cette tente qui avait vaillamment résisté ; le docteur, Hatteras et Johnson se dirigèrent vers une colline haute de trois cents pieds environ ; ils la gravirent assez facilement.

Leurs regards s'étendirent alors sur un pays métamorphosé, fait de roches vives, d'arrêtes aiguës, et entièrement dépourvu de glace. C'était l'été succédant brusquement à l'hiver chassé par la tempête ; la neige, rasée par l'ouragan comme par une lance affilée, n'avait pas eu le temps de se résoudre en eau, et le sol apparaissait dans toute son aridité primitive.

Mais où les regards d'Hatteras se portèrent rapidement, ce fut vers le nord. L'horizon y paraissait baigné dans des vapeurs noirâtres.

—Voilà qui pourrait bien être l'effet produit par l'Océan, dit le docteur.

—Vous avez raison, fit Hatteras, la mer doit être là.

—Cette couleur est ce que nous appelons le "blinck" de l'eau libre, dit Johnson.

—Précisément, dit le docteur.

—Eh bien, au traîneau ! s'écria Hatteras, et marchons à cet Océan nouveau !

—Voilà qui vous réjouit le cœur, dit Clabbonny au capitaine.

—Oui, certes, répondit celui-ci avec enthousiasme ; avant peu, nous aurons atteint le pôle ! Et vous, mon bon docteur, est-ce que cette perspective ne vous rend pas heureux ?

—Moi ! je suis toujours heureux, et surtout du bonheur des autres !

Les trois Anglais revinrent à la ravine, et, le traîneau préparé, on leva le campement. La route fut reprise ; chacun craignait de retrouver encore les traces de la veille ; mais, pendant le reste du chemin, pas un vestige de pas étrangers ou indigènes ne se montra sur le sol. Trois heures après, on arrivait à la côte.

—La mer ! la mer ! dit-on d'une seule voix.

—Et la mer libre ! s'écria le capitaine.

Il était dix heures du matin.

En effet, l'ouragan avait fait place nette dans le bassin polaire ; les glaces, brisées et disloquées, s'en allaient dans toutes les directions ; les plus grosses, formant des ice-bergs, venaient de "lever l'ancre," suivant l'expression des marins, et voguaient en pleine mer. Le champ avait subi un rude assaut de la part du vent ; une grêle de lames minces, de bavures et de poussière de glace était répandue sur les rochers environnants. Le peu qui restait de l'ice-field à l'arasement du rivage paraissait pourri ; sur les rocs, où déferlait le flot, s'allongeaient de larges algues marines et des touffes d'un varech décoloré.

L'Océan s'étendait au delà de la portée du regard, sans qu'aucune île, aucune terre nouvelle vint en limiter l'horizon.

La côte formait dans l'est et dans l'ouest, deux caps qui allaient se perdre en pente douce au milieu des vagues ; la mer brisait à leur extrémité, et une légère écume s'envolait par nappes blanches sur les ailes du vent ; le sol de la Nouvelle-Amérique venait ainsi mourir à l'Océan polaire, sans convulsions, tranquille et légèrement incliné ; il s'arrondissait en baie très-ouverte et formait une rade foraine délimitée par les deux promontoires. Au centre, un saillant du roc faisait un petit port naturel abrité sur trois points du compas ; il pénétrait dans les terres par le large lit d'un ruisseau, chemin ordinaire des neiges fondues, après l'hiver, et torrentueux en ce moment.

Hatteras, après s'être rendu compte de la configuration de la côte, résolut de faire ce jour même les préparatifs du départ, de lancer la chaloupe à la mer, de démonter le traîneau et de l'embarquer pour les excursions à venir.

Cela pouvait demander la fin de la journée. La tente fut donc dressée, et, après un repas reconfortant, les travaux recommencèrent ; pendant ce temps, le docteur prit ses instruments pour aller faire son point, et déterminer le relevé hydrographique d'une partie de la baie.

Hatteras pressait le travail ; il avait hâte de partir ; il voulait avoir quitté la terre ferme et pris les devants, au cas où quelque détachement arriverait à la mer.

A cinq heures du soir, Johnson et Bell n'avaient plus qu'à se croiser les bras. La chaloupe se balançait gracieusement dans le petit havre, son mât dressé, son foc halé bas et sa voile sur les verges ; les verges et les

parties démontées du traîneau y avaient été transportées ; il ne restait plus que la tente et quelques objets de campement à embarquer le lendemain.

Le docteur, à son retour, trouva ces apprêts terminés. En voyant la chaloupe tranquillement abritée des vents, il lui vint à l'idée de donner un nom à ce petit port, et proposa celui d'Altamont.

Cela ne fit aucune difficulté, et chacun trouva la proposition parfaitement juste.

En conséquence, le port fut appelé Altamont-Harbour.

Suivant les calculs du docteur, il se trouvait situé par 87°55' de latitude et 118°35' de longitude à l'orient de Greenwich, c'est-à-dire à moins de 30 du pôle. Les voyageurs avaient franchi une distance de deux cent milles depuis la baie Victoria jusqu'au port Altamont.

(A continuer.)

BASE DE L'ALIMENTATION EN GÉNÉRAL POUR LES ANIMAUX DOMESTIQUES

Les aliments en général sont des substances qui, introduites dans l'appareil digestif, se transforment en sang, et ainsi transformées, servent : 1o. à entretenir la chaleur animale qui se lie essentiellement à la vie ; 2o. à fournir les matériaux et les tissus propres à former le corps de l'animal ou à réparer ses pertes.

La chaleur animale se conserve particulièrement par la combustion, dans l'appareil circulatoire, du carbone et d'une portion d'hydrogène, produits des principes carbonés et hydrogènes du sang ; combustion accompagnée de l'évaporation d'une certaine quantité d'eau, également fournie par ce liquide.

La formation et l'entretien des tissus animaux a lieu également aux dépens de ces principes, mais aussi et plus spécialement des principes azotés et minéraux du sang : albumine, fibrine, hématozène, phosphates calcaires et magnésiens.

D'après ce double mode d'action des principes du sang, on a divisé ceux-ci en éléments respiratoires fournissant les matériaux de combustion pulmonaire, et en éléments plastiques, plus spécialement destinés à la formation des tissus.

La même division a dû être appliquée aux aliments qui fournissent ces principes au sang ; on a nommé aliments respiratoires ceux où dominent le carbone et l'hydrogène, comme les huiles, les graisses, les féculs, le sucre ; et aliments plastiques, ceux riches en principes azotés analogues à la protéine, à l'albumine, à la fibrine, caséine.

Beaucoup d'aliments, toutefois, sont en même temps plastiques et respiratoires ; ainsi, les féculs, les farineux, etc., fournissent des matériaux aux tissus, et les principes azotés renferment quelquefois à leur tour assez de carbone pour fournir à la combustion. Les proportions des principes plastiques ou respiratoires, nécessaires à l'animal, varient suivant leur nature ; les carnivores exigent plus d'aliments azotés ; les oiseaux brûleront plus de principes carbonés.

Aliments du règne inorganique.—Les substances métalliques et terreuses des aliments et du sang, le fer, le phosphore, la chaux, la soude, le magnésium, le chlore, etc., indépendamment de leur action dans la formation des tissus, jouent encore dans l'économie animale des rôles particuliers qui, pour n'être pas parfaitement définis, n'en sont pas moins importants. Les aliments contiennent en général ces substances inorganiques en quantité suffisante ; dans le cas contraire, cependant, on les introduit quelquefois dans l'alimentation. Ainsi, les eaux peuvent être rendues alcalines par la chaux, la potasse ; de l'eau de chaux est mêlée à des matières trop acides ; on y ajoute également du fer pour combattre certaines affections débilitantes.

Le sel marin est surtout employé soit comme condiment, soit comme principe même d'alimentation. Son emploi a été l'objet d'expériences et d'une vive polémique qui laisse encore des doutes planer sur la question. Il paraît cependant prouvé qu'un certain nombre de cultivateurs s'en sont bien trouvés.

Il est incontestable qu'en mêlant du sel aux foins avariés de mauvaise qualité, on

assure leur conservation et on en améliore la nature ; en aspergeant d'eau salée certaines substances grossières, on les rend plus appétissantes ; en mêlant un peu de sel aux pulpes de pommes de terre, de betteraves, etc., on remplace ainsi le sel qui leur a été enlevé par le lavage.

La ration de sel pour les animaux dépendra des circonstances ; près de la mer et dans les contrées où l'herbe et les eaux renferment déjà du sel, elle doit être moins considérable. On indique comme dose par jour et par tête, dans la condition où l'adition du sel est nécessaire : chevaux, 1 once à 1½ once ; vaches et bœufs, 2 à 4 onces ; jeunes animaux, suivant le poids, de ½ à 1½ once ; moutons, 2 à 3 drachmes ; porcs, de 1 once à 1½ once. On administre le sel pulvérisé ou dissous et mélangé aux aliments. On met encore à la portée des animaux des pierres de sel gemme qu'ils peuvent lécher.

Le sulfate de soude agit sur l'économie des animaux d'une manière autre que le sel marin ; il est plutôt considéré comme purgatif ; on le substitue cependant quelquefois au sel, à raison de son prix inférieur.

Boissons.—L'eau est un accessoire indispensable de l'alimentation ; outre qu'elle renferme quelques principes assimilables ou réparateurs, elle fournit à la circulation et au corps tout entier les parties liquides qui lui sont indispensables. L'eau sert en outre de délayant et de véhicule aux autres substances alimentaires ; enfin, les eaux contiennent toujours en dissolution une assez grande quantité de sel et de gaz qui sont ainsi introduits avec elle dans l'économie animale. Les eaux peuvent, suivant leur origine, agir un peu différemment sur l'économie : les eaux de source et de puits sont ordinairement dures et froides en été ; les eaux qui sortent des forêts sont chargées de principes acides ou astringents ; les eaux de pluie convenablement recueillies sont salubres. En général, il est bon que l'eau soit aérée ; l'eau de puits ou de source devra être recueillie dans un abreuvoir où elle recevra cette aération.

Les eaux de rivières sont ordinairement les meilleures. C'est une bonne mesure que d'établir dans les vacheries, bergeries, etc., de grands réservoirs recevant l'eau des toitures et placés à un niveau assez élevé pour que cette eau se distribue d'elle-même à volonté dans les auges d'abreuvement. On a ainsi une eau salubre, d'une température égale. Ce système existe dans bien des exploitations importantes, et rend de grands services.

H. AUDRAIN.

Montréal, novembre 1876.

IL N'Y A SI LONG JOUR

QUI NE VIENNE A LA NUIT

Elle est longue et rude, la journée de travail ! La bise glace les membres du laboureur, qui dirige le soc de la charrue en excitant son attelage de la voix et de l'aiguillon ; le soleil brûle le visage du moissonneur, qui de sa lourde faucille couche entre les sillons les gerbes d'épis mûrs ; les faneurs et les faneuses s'arrêtent par moments, épuisés de fatigue, pour essuyer la sueur qui ruisselle de leur front ; l'ouvrier des villes, qui manie péniblement le marteau ou la hache, qui taille la pierre dure ou qui porte de lourds fardeaux ; la pauvre ouvrière, qui use ses yeux et meurtrit ses doigts à piquer l'aiguille du matin au soir ; tous, hiver comme été, comptent les heures qui s'écoulent, et répètent au fond de leur cœur : "Elle est longue et rude, la journée de travail !"

Mais le soleil trace dans le ciel sa route éblouissante ; il monte, plane et redescend, et l'occident s'empourpre à son approche... il disparaît ! Adieu, soleil, qui éclaire les travaux et les fatigues des enfants des hommes ! Salut, nuit bienfaisante, qui leur apporte le repos ! C'est après toi qu'ils ont soupiré, quand le fardeau dépassait leurs forces ; c'est ta pensée qui les a soutenus et qui leur a donné du courage. Ils savaient que tu viendrais, que tu ne pourrais pas manquer de venir ; et l'on supporte plus patiemment une peine qui doit prendre fin. Répare leurs forces épuisées, nuit consolatrice, toi le plus doux des bienfaits de Dieu, pour que demain en reprenant leur tâche ils se disent, confiants et pleins d'espérance : "Il n'y a si long jour qui ne vienne à la nuit !"

Elle est longue et rude, la bataille de la vie. Qui ne l'a pensée ? Qui ne l'a dit ? Qui n'a eu ses heures de découragement ? Qui n'a cherché

d'un oeil désolé à pénétrer l'avenir impénétrable ? Qui ne s'est, à certains moments, cru tombé dans un abîme de douleur dont il ne pourrait jamais sortir ? Et tout passe pourtant, la douleur comme la joie. Pourquoi donc s'affliger comme ceux qui n'ont point d'espérance ? Pourquoi se désespérer de la vie, comme si elle ne devait pas finir ? Levons les yeux vers notre Père qui est aux cieux. N'a-t-il pas placé l'ange de la mort au soir de la vie, comme l'ange du sommeil au soir de la journée ? Tu souffres ! rassure-toi ; ta souffrance ne durera pas toujours : "Il n'y a si long jour qui ne vienne à la nuit."

FAITS DIVERS

—Le Révd. M. A. Boucher, curé de Sainte-Anastasia de Nelson, a fait l'acquisition d'une très-belle cloche de la célèbre fonderie de Mears, en Angleterre, du poids de 725 livres. Le son de cette cloche est magnifique. Comme la cloche est trop pesante pour la chapelle actuelle, on lui a construit une charpente spéciale, et de cette hauteur, d'environ 40 pieds, elle se fait entendre à une distance de 9 milles. C'est un progrès qui fait honneur aux paroissiens de Sainte-Anastasia, progrès qui doit être suivi prochainement d'un autre, celui de la construction d'une nouvelle église l'été prochain.

—D'intéressantes expériences se font en ce moment à l'administration centrale des télégraphes de France, à l'aide d'un nouvel appareil, dû à M. Lenoir, l'inventeur des moteurs à air comprimé.

Cet appareil qui doit figurer à l'Exposition de 1878—dont il ne sera pas l'un des moindres attraits—reproduit instantanément l'écriture même de la personne qui expédie une dépêche, et qui peut ainsi donner à distance sa signature. L'appareil reproduit également, avec une grande netteté, les dessins les plus compliqués.

Des tentatives du même genre avaient été faites, il y a quelques années, au moyen de l'appareil dit Caselli ; mais on avait dû renoncer à cet appareil, à cause des substances nuisibles qu'il employait et de l'imperfection de ses résultats.

—Le général Sheridan a envoyé de Chicago le rapport suivant au bureau de la guerre à Washington :

"Plus de 400 loges d'Indiens hostiles, appartenant aux agences de la rivière du Missouri, se sont rendues au colonel Miles, du 5e d'infanterie, à un point du Yellowstone situé en face de Cabin-Creek ; ces Indiens ont donné comme otages cinq de leurs principaux chefs et notables pour garantir qu'ils livreront leurs armes, chevaux, hommes, femmes et enfants, à l'agence Cheyennes, le 2 décembre 1876.

"Sitting Bull, avec sa petite bande de trente loges, s'est échappé dans la direction des confluent maintenant à sec de la rivière Missouri, poursuivi par le colonel Miles. Il a attaqué les Indiens au nord du Yellowstone, le 21 octobre, les a chassés de leurs camps et leur a tué cinq hommes. Les Indiens se sont enfuis vers le Yellowstone, poursuivis par le colonel Miles, jusqu'au 27, jour où a eu lieu la reddition décrite plus haut.

"Le général Crook et le colonel Mackenzie doivent partir de Fort Fetterman pour chasser de l'agence Red Cloud les Cheyennes du N. R., et la bande d'Ogallalas de Crazy Horse, et s'ils réussissent, ce dont je ne doute pas, la guerre sioux ou toutes autres guerres indiennes de quelque importance en ce pays seront finies pour jamais."

—Toujours drôles, dit Domino du *Gaulois*, les histoires de créanciers :

Un certain bohème, retiré dans une chambre garnie quelconque, voyait du matin au soir sa porte assiégée par les réclamants.

Il eut donc la précaution d'avertir ses quelques amis d'avoir à frapper d'une certaine façon convenue, bien résolu à n'ouvrir que quand il entendrait le signal donné.

Or il était, l'autre matin, tranquillement couché, quand on frappa à la porte. Grâce à son stratagème, notre homme flâna l'ennemi et fit le mort.

On frappe, on refrappe à coups redoublés. Enfin une voix trop connue, celle de son tailleur, lui cria :

—Je sais bien que vous êtes là, monsieur X..., vous ne voulez pas m'ouvrir : vous avez tort. Je ne bouge pas d'ici que vous n'ayez ouvert la porte.

Devant cette menace, X... rit silencieusement et se rendort bien tranquille.

Midi arrive, et la faim l'invite à se lever ; mais, comme la prudence est la mère de la sûreté :

—Si ce diable de tailleur allait être encore là ? se dit-il.

Se coucher à plat ventre et regarder par la fente qui sépare la porte du parquet, fut l'affaire d'un instant.

—Bien m'en a pris ; il est là : je vois ses pieds.

Trois heures, quatre heures viennent : même jeu, même constatation.

Enfin, quand la nuit vient, il se décide. Il ne peut pourtant pas mourir de faim. Et puis l'impitoyable tailleur ne le mangera sans doute pas.

Il ouvre et trouve sur le carré une paire de bottines qu'il y avait mises la veille pour qu'on les crût.

Depuis qu'il a raconté cette histoire à ses amis, ceux-ci ne l'appellent plus que "le prisonnier imaginaire."